bords, avec des plumes vertes et jaunes. A gauche un autre homme, assis et vu presque de dos, retourne sa tête souriante, ombragée par un grand chapeau noir; de la main gauche il tient un hanap, de la droite une guitare. Son costume se compose d'un pourpoint noir, avec manches à crevés, et d'une riche collerette de guipure. Son manteau est jeté négligemment derrière lui sur la balustrade. Entre les deux hommes, une vieille femme encapuchonnée se penche en souriant avec une curiosité avide, pour voir si la belle courtisane accepte l'offrande du cavalier au pourpoint rouge.

Ce tableau passait autrefois pour être l'œuvre de Jacob van der Meer d'Utrecht; il a été restitué depuis peu à Jean van der Meer de Delft par M. W. Bürger, qui a fait sur ce dernier maître une étude des plus intéressantes et qui a relevé sa signature et la date 1656 sur la toile dont nous venons de donner la description. Suivant cet éminent critique, la *Courtisane* du musée de Dresde a dû être peinte à Amsterdam, à une époque où van der Meer de Delft travaillait chez Rembrandt: « Le naturel des attitudes, la sincérité profonde des expressions, la force et l'harmonie de la couleur, l'audace des tons francs et des dégradations prodigieuses de clair-obscur, la pose de la pâte ferme dans les lumières, les frottis transparents dans les ombres, la puissance et la bizarrerie de l'effet, c'était Rembrandt qui enseignait ces secrets-là » On ne connaît pas d'autres tableaux de Jean van der Meer qui renferment, comme celui-ci, des figures de grandeur naturelle.

Courtisane (LA VIE D'UNE), nom donné à six compositions d'Hogarth, où l'artiste, aussi original que l'auteur de *Robinson Crusoé*, qui avait traité le même sujet, voulut démontrer la terrible logique de l'inconduite et les degrés souterrains qui font descendre l'âme de l'impudence à l'abrutissement. C'est aussi la donnée du meilleur roman de Restif de la Bretonne: la *Paysanne pervertie*. L'artiste divisa cette épopée du vice en six compositions: la jeune paysanne débarque de la campagne; une vieille infâme la livre au vice élégant; la vie opulente s'ouvre pour elle; viennent des alternatives de misère et de désordre; puis l'ivresse, la prison, la maladie et le cercueil, ce cercueil à peine cloué sur lequel viennent rire et boire ses compagnes et ses rivales. « Les *Harlot's progress*, c'est le titre commun à ces diverses scènes, produisirent, dit M. Philarète Chasles, une grande sensation. La vérité des types était incontestable; on reconnaissait jusqu'à l'ignoble vieille qui faisait tous les matins les antichambres de la noblesse débauchée. La foule s'attroupait devant les gravures et nommait les personnages. Le peintre populaire, le vrai peintre de l'école anglaise était trouvé. Il était courageux, il était brutal et fin, passionné et sévère, ce pinceau trop appuyé peut-être, mais profondément significatif, ne laissant de doute ni sur ses intentions, ni sur son but, ni sur sa race. » Bientôt les exemplaires du *Harlot's progress* ne suffirent plus à la demande des amateurs, et, en 1782, ils se vendaient chez sa veuve au prix de 26 schellings pièce.

Courtisane (LA JEUNE), tableau de Sigalon; musée du Louvre. Cette courtisane est une belle et robuste jeune fille, aux épaules et aux bras nus, à la désinvolture élégante et hardie, au minois gracieux et fripon, au sourire voluptueux et au regard effronté. Une toque de velours noir, ornée d'une plume blanche, est posée avec coquetterie sur sa chevelure; une légère écharpe flotte autour de son sein et laisse à découvert le haut de sa poitrine. D'une main, elle prend les bijoux que lui présente dans un coffret un gentilhomme d'une quarantaine d'années, assis à sa gauche et qui la regarde tendrement. De l'autre main posée sur sa hanche, elle reçoit un billet doux sur lequel on lit: *All'idolo del mio cuore* (à l'idole de mon cœur), billet que lui glisse un adolescent placé derrière elle. Celui-ci, appuyé sur une table recouverte d'un tapis, se dissimule de son mieux: c'est l'amant de cœur; une négresse, à la mine éveillée, se penche vers lui et, un doigt sur les lèvres, lui recommande la discrétion. Ce tableau est l'un des premiers et des meilleurs ouvrages de Sigalon. « Les divers sentiments de la joie, de la perfidie, de l'amour ou plutôt du désir, dit M. Ch. Blanc, y sont exprimés avec l'éloquence qui est le privilége du vrai peintre, éloquence muette, mais bien plus forte et brève que celle du langage parlé ou écrit. Il y a de la vérité dans la couleur autant que dans le jeu des physionomies et des pantomimes, et le tableau, adroitement réduit aux dimensions de la demi-figure, concentre son effet, se pondère plus facilement, se remplit et s'harmonise. Les peintres y relèveront les qualités qu'ils font passer naturellement avant toutes les autres, celles de la peinture. Ils en aiment la force accentuée, souple et fière, et ces généreux empâtements qui rappellent l'école de Venise, et qui était alors une nouveauté, surtout chez un artiste sorti récemment de chez Guérin. Enfin le critique peut y voir une sorte de Titien à la française, et, sous le rapport de la composition et des airs de tête, un Caravage humanisé, tempéré, adouci. » Chose singulière! Sigalon n'était pas satisfait de cette peinture; la jugeant trop faible pour être envoyée au Salon, il la fit offrir, pour 600 fr., à la municipalité d'Uzès, sa ville natale, qui n'en voulut point! Il la relégua de dépit dans un coin de son atelier, mais, quelque temps après, pressé par ses amis, il l'exposa au Salon de 1832, où elle obtint un grand succès. Le gouvernement l'acheta 2,000 fr. et la fit placer au Luxembourg, d'où elle est venue au Louvre. La *Jeune courtisane* a été gravée par Reynolds, par M. J. Guillaume (sur bois, dans l'*Histoire des peintres*), etc.

COURTISANERIE s. f. (kour-ti-za-ne-rî — rad. *courtisan*). Art, habitude de faire sa cour aux princes: *Bossuet fonda la* COURTISANERIE *sur l'autorité de la religion.* (A. Peyrat.)

— Par ext. Adulation, flatterie: *Je m'étudiais à lui plaire et il se prêtait à toutes mes* COURTISANERIES. (Balz.)

COURTISANESQUE adj. (kour-ti-za-nè-ske — rad. *courtisan*). Propre aux courtisans, qui convient aux courtisans: *Il faut se donner de garde du venin qui est caché sous le miel de vos beaux conseils* COURTISANESQUES. (Villeroy.) *J'emploie non la langue* COURTISANESQUE, *mais celle des gens avec qui je travaille à mes champs.* (P.-L. Courier.) *Sans doute la langue* COURTISANESQUE *du grand siècle, quoiqu'elle soit assez fière dans Pascal, dans Corneille et dans Bossuet, n'est pas très-conforme aux mœurs du moyen âge de la Grèce.* (Villem.)

COURTISANESQUEMENT adv. (kour-ti-za-nè-ske-man — rad. *courtisanesque*). Néol. D'une façon courtisanesque; comme une courtisane: *C'était une fort belle dame,* COURTISANESQUEMENT *vêtue.* (Michelet.)

COURTISANT (kour-ti-zan) part. prés. du v. Courtiser: *Un homme* COURTISANT *toutes les femmes et les faisant servir à ses vues de fortune...* (Fourier.)

COURTISÉ, ÉE (kour-ti-zé) part. passé du v. Courtiser. Que l'on courtise, que l'on cajole, à qui l'on fait la cour: *Un prince bassement* COURTISÉ. *Une femme* COURTISÉE *pour sa dot.*

COURTISEMENT s. m. (kour-ti-ze-man — rad. *courtiser*). Action de courtiser. ‖ Vieux mot.

COURTISER v. a. ou tr. (kour-ti-zé — de *cour*, en passant par la forme *cortoier*, fréquenter la cour). Faire sa cour à: *Que de gens* COURTISENT *les vieux rentiers! Mme de Forcalquier s'apprivoise terriblement; elle a été excessivement fêtée à la noce de M. de Lamballe: le prince de Conti l'a extrêmement* COURTISÉE. (Mme du Deffand.) *L'impératrice Catherine* COURTISAIT *Voltaire.* (Mme de Staël.) *Je ne* COURTISE *ni la puissance royale ni la faveur populaire.* (Scribe.)

> On t'honore dans Rome, on te *courtise*, on t'aime.
> CORNEILLE.

J.-B. Rousseau a dit, en parlant de la vertu:

> Quel espoir de bonheur lui peut être permis,
> Si, pour avoir la paix, il faut qu'elle s'abaisse
> A toujours se contraindre, à *courtiser* sans cesse
> Jusqu'à ses ennemis?

— Faire sa cour à une femme pour gagner son cœur ou obtenir ses faveurs: *Un mari est toujours le dernier à savoir qu'on* COURTISE *sa femme.* (Balz.)

> Quel sot démon vous force à *courtiser*
> Une baronne, afin de l'abuser?
> VOLTAIRE.

> Heureux qui peut toujours tromper des infidèles!
> C'est votre lot, vous *courtisez* des belles,
> Et moi des rois: j'ai bien plus tort que vous.
> VOLTAIRE.

— Fig. Caresser, aduler, se montrer chaud partisan de: COURTISER *la gloire, la fortune.* COURTISER *les Muses.* COURTISER *le malheur. Alexandre semblait inquiet de n'être pas tout à fait Grec, et* COURTISAIT *l'ombre d'Athènes.* (Michelet.)

> Juge si, toujours triste, interrompu, troublé,
> Lamoignon, j'ai le temps de *courtiser* les Muses!
> BOILEAU.

> L'agile papillon de son aile brillante
> *Courtise* chaque fleur, caresse chaque plante.
> MICHAUD.

Se courtiser v. pr. Se faire la cour l'un à l'autre: *On ne se marie pas au village avant de* S'ÊTRE *longtemps* COURTISÉS.

— Syn. **Courtiser, faire la cour.** V. COUR.

COURTISIEN, IENNE adj. (kour-ti-ziain, iè-ne). Géogr. Qui appartient au village de Courtisols: *Le singulier patois* COURTISIEN *a beaucoup occupé les linguistes.*

COURTISOLS, bourg et comm. de France (Marne), cant. de Marson, arrond. et à 13 kilom. E. de Châlons-sur-Marne, sur la Vesle; 1,740 hab. Education d'abeilles; commerce de bestiaux et de céréales. Belle église dédiée à saint Martin. Ce bourg fut fondé à la fin du XVIIe siècle par une colonie de Suisses; ses habitants ont conservé des coutumes et un langage particuliers. Mais il a été écrit des choses si étranges sur le langage des habitants de Courtisols, que ce pays est devenu célèbre dans les fastes de la linguistique. D'un simple patois on a voulu faire un dialecte allemand ou tout au moins helvétien. En comparant le vocabulaire usité à Courtisols avec les vocabulaires des autres patois voisins on n'y trouve pas une différence assez grande pour justifier une pareille assertion. Bien plus, ce vocabulaire a été comparé avec le dialecte de la Suisse romande, et là encore le résultat a été la preuve que le patois de Courtisols a un fond gallo-romain ou roman, avec quelques termes d'origine tudesque, comme il y en a beaucoup dans tous les patois de la Champagne.

COURTIVRON (Gaspard LE COMPASSEUR DE CRÉQUI-MONTFORT, marquis DE), homme de guerre et savant français, né au château de Courtivron (Bourgogne) en 1715, mort en 1785. Il entra fort jeune dans l'armée, servit avec distinction sous les ordres du marquis de Clermont-Tonnerre, puis du maréchal de Broglie, dans la campagne de Bohême (1741), et enfin du maréchal de Saxe, à qui il sauva la vie pendant la campagne de Bavière. Les blessures qu'il avait reçues le forcèrent à abandonner la carrière des armes, avec le grade de mestre de camp. Le marquis de Courtivron se livra entièrement alors à l'étude, et devint membre de l'Académie des sciences. Outre un assez grand nombre de mémoires publiés dans le recueil de cette Académie, et dont le plus remarquable est celui qui a pour titre: *Sûre manière de résoudre par approximation les équations de tous les degrés*, on a de lui: *Traité d'optique* (1752, in-4o), et l'*Art des forges et fourneaux à fer* (Paris, 1761, 4 parties in-fol.), écrit en collaboration avec Bouchu et Duhamel.

COURTIVRON (Antoine-Nicolas-Philippe-Tanneguy-Gaspard LE COMPASSEUR DE CRÉQUI-MONTFORT, marquis DE), écrivain français, né à Dijon en 1753, mort en 1832, fils du précédent. Lieutenant-colonel de carabiniers au commencement de la Révolution, il se montra partisan des réformes, sauva au péril de sa vie le chevalier de Malseigne, lors de la révolte de la garnison de Nancy (1790), et quitta la France en 1792. Il se retira à Munich, où il consacra son temps à l'étude. Il donna une traduction remarquable des *Essais* de Rumfort. De retour en France, il fut nommé maire de Bussy-la-Perle par Napoléon, puis devint maire de Dijon sous la Restauration. Outre sa traduction des *Essais politiques, économiques et philosophiques*, de Rumfort (Genève, 1799, 2 vol. in-8o), on a de lui: *Moyens faciles de détruire les loups et les renards* (1809), et des manuscrits au nombre desquels se trouve une traduction de la *Jeanne Darc* de Schiller.

COURT-JOINTÉ, ÉE adj. Manég. Qui a les articulations inférieures trop courtes: *Cheval* COURT-JOINTÉ. *Jument* COURT-JOINTÉE.

— Faucon. Qui a les jambes médiocrement longues, en parlant de l'oiseau: *Faucon* COURT-JOINTÉ.

— Gramm. Dans cet adjectif composé, *court* est pris adverbialement pour modifier *jointé*, et doit conséquemment rester invariable: *Une jument* COURT-JOINTÉE.

COURTLAND, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat d'Alabama, sur le chemin de fer de Memphis à Charleston; 3,100 hab. Le 28 juillet 1862, le général confédéré Armstrong y battit les fédéraux, leur fit 100 prisonniers, et s'empara de six wagons chargés d'armes, de munitions et d'approvisionnements.

COURTMAILLE s. f. (kour-ma-lle, *ll* mll.— de *court* et *maille*, œil). Vitic. Sarment sur lequel les yeux se trouvent très-rapprochés.

COURT-MANCHÉ, ÉE part. passé du v. Court-mancher: *Epaule* COURT-MANCHÉE.

COURT-MANCHER v. a. ou tr. Art culin. En parlant d'une épaule, en traverser le manche d'une broche de bois pour le rapprocher du gros de l'épaule: COURT-MANCHER *une épaule de mouton.*

COURT-MONTÉ, ÉE adj. Manég. Qui est bas de reins, en parlant du cheval: *Une jument* COURT-MONTÉE.

COURTOIS, OISE adj. (kour-toi, oi-ze — rad. *cour*, qui autrefois s'écrivait *court*). Honnête et gracieux: *Un chevalier* COURTOIS. *Des manières* COURTOISES. *Les Anglais excellent à témoigner la faveur avec réserve, à se montrer particulièrement* COURTOIS *sans être empressés.* (Guizot.)

> Un âne accompagnait un cheval peu *courtois*.
> LA FONTAINE.

> Ce monstre, si cruel sous un front si *courtois*,
> N'a-t-il pas de l'accès en la maison des rois?
> ROTROU.

— *Armes courtoises*, Armes qu'on employait dans les tournois, et dont la pointe et le tranchant étaient émoussés: *Combattre à* ARMES COURTOISES. ‖ Fig. Moyens honnêtes et loyaux pour attaquer et pour se défendre: *L'injure n'est jamais une* ARME COURTOISE.

— Rem. Les mots *courtois* et *courtoisie*, dont nous nous servons fréquemment aujourd'hui, paraissaient être près de mourir de vieillesse en 1675. Le Père Bouhours en était convaincu. « Ces mots, dit-il, commencent à vieillir et ne sont plus du bel usage. Nous disons *civil*, *honnête*, *civilité*, *honnêteté*. » *Courtois* et *courtoisie* ont survécu à cet arrêt et sont aussi vivants dans la langue qu'ils l'étaient il y a près de deux cents ans.

— Syn. **Courtois, affable, civil, gracieux, honnête, poli.** V. AFFABLE.

— **Antonymes.** Discourtois, grossier.

COURTOIS (Hilaire), poëte français, né à Evreux au commencement du XVIe siècle. Il exerça la profession d'avocat à Mantes, puis au Châtelet de Paris, et composa des poésies latines et françaises des plus médiocres. On a de lui *Volantillæ* (Paris, 1538, in-8o), recueil d'épigrammes latines; *Distiques latins*, tirés de Diogène Laerce (1541); *Epitaphes sur la mort de l'amiral C. d'Annebaut* (1553), etc.

COURTOIS (Jean), peintre émailleur du XVIe siècle, fils de Robert Courtois, peintre verrier du Mans. Il quitta la peinture pour l'émaillure, en 1540, après avoir travaillé dans les églises de la Ferté-Gaucher, et alla se fixer à Limoges. Le musée du Louvre possède de ce peintre plusieurs émaux signés I. C. et représentant des chasses et des sujets bibliques. Ils sont exécutés avec beaucoup de soin et de finesse, mais ils sont faibles de dessin et de coloris.—Pierre COURTOIS, parent du précédent, vivait à la même époque. C'était un peintre émailleur fort remarquable, qui travailla de 1550 à 1568, et dont le musée du Louvre possède quelques émaux fort estimés, entre autres les *Enfants de Niobé percés de flèches* et le *Repas des noces de Psyché*.— Un autre artiste du même nom, et vraisemblablement de la même famille, Martial COURTOIS, était peintre et orfèvre vers 1579. On lui attribue les émaux signés M. C.

COURTOIS (Jacques), dit **le Bourguignon**, peintre célèbre de l'école française, né à Saint-Hippolyte (Doubs) en 1621, mort à Rome en 1676. Il était fils d'un peintre amateur. Son père, lui trouvant des dispositions pour la peinture, le fit travailler de très-bonne heure, puis l'envoya en Italie continuer ses études. Jacques fit à Milan la connaissance d'un officier français qui devint son ami. Pour ne pas le quitter, il suivit l'armée qui entrait en campagne, et, pendant trois ans, il dessina les scènes de la vie militaire, les camps, les combats, les escarmouches, les marches, les siéges, en même temps que les paysages qui passaient sous ses yeux. De retour à Milan, il entra dans l'atelier d'un peintre nommé Jérôme, qui avait dans la ville une certaine réputation. D'Argenville nous apprend que le Guide, ayant vu chez cet artiste une étude de Courtois d'après nature, voulut en connaître l'auteur et l'amena à Bologne. Ce fut là que Jacques se lia d'amitié avec l'Albane. Quelques essais qui furent remarqués lui firent donner par le public le surnom de *Borgognone*, qui lui est resté.

Sous l'influence du milieu dans lequel il vivait à Bologne, le peintre français négligea d'abord les batailles pour se lancer dans les sujets religieux et la mythologie. Aussi se crut-il obligé de visiter les galeries de Florence et d'aller ensuite étudier les chefs-d'œuvre de Rome. Dans la ville des papes, les pères de Cîteaux lui demandèrent son premier tableau religieux pour leur couvent de Santa-Croce-in-Gierusalemme. Cette composition eut du succès, paraît-il, car Pietro di Cortone se mit à la prôner comme un chef-d'œuvre. Mais là n'était point l'avenir de Jacques, et il ne tarda pas à revenir à ses instincts naturels. « Muni de quelque argent qu'il avait amassé, dit d'Argenville, il peignit de caprice quelques batailles, sans savoir précisément à quel genre de peinture il s'attacherait. La seule vue de la bataille de Constantin, peinte par Jules Romain dans le Vatican, le détermina entièrement. Le comte Carpeigne lui en commanda plusieurs sur le rapport de Michel-Ange-des-Batailles (Cerquozzi), qui, étant venu voir Courtois sans se faire connaître, publia partout son mérite. » Le style original de Jacques dut produire, en effet, une certaine sensation. Ses figures n'avaient plus rien d'antique ni d'idéal; c'étaient les cavaliers qu'il avait étudiés dans l'armée du Milanais. En outre, il peignait du premier jet, et arrivait ainsi à donner à ses toiles un judicieux mouvement, une véritable furia. Ces petites compositions eurent le plus grand succès. « Le prince Mathias de Médicis, gouverneur de Sienne, pour lequel, dit Cochin, il a beaucoup travaillé dans sa belle maison de Lappeggio, le fit venir à Florence et à Sienne; il se maria en ce pays avec la fille d'Horace Vajani, peintre florentin, et devint extrêmement jaloux de sa femme. Il passa ensuite par les cantons suisses, vint dans sa patrie et s'en retourna par Venise, où la peste qui affligeait la ville de Rome le retint pendant un an. » Ce fut alors qu'il peignit, pour le procurateur Sagredo, une série des batailles de l'Ecriture. « Ces tableaux, peints en grand, dit encore Cochin, sont exécutés sur des cuirs dorés, laissant en plusieurs endroits ce fond d'or pour le luisant des cuirasses. Comme ces peintures, malgré nombre d'incorrections, étincellent du plus beau feu et présentent les effets les plus piquants et le faire le plus hardi, elles enflammèrent le génie de Parrocel. »

Certains biographes parlent du caractère de Courtois en termes peu flatteurs. Sa femme étant morte après sept ans de mariage, ils laissent croire qu'il l'avait empoisonnée. Jacques, devenu veuf, se retira du monde. Il alla chercher un asile chez les jésuites, qui le reçurent fort bien. Peu après son entrée dans la compagnie de Jésus, il se mit à décorer l'intérieur de la maison de Venise. De là il fut appelé à Rome pour peindre, dans la tribune de l'église du Jésus, *Josué arrêtant le soleil*. Mais au moment de commencer l'exécution de l'esquisse qu'il venait d'achever, il tomba malade, et il mourut d'une apoplexie lente à l'âge de cinquante-cinq ans.

L'abbé Lanzi, entre autres compliments

qu'il adresse à Courtois, dit, en parlant des batailles du prince Mathias, que le peintre avait mis autant d'exactitude qu'en pourrait mettre un historien. Cette appréciation nous paraît erronée; Jacques n'avait pas ce soin de l'exactitude qui distingue Van der Meulen. Au lieu de suivre une donnée quelconque, il improvisait tout au contraire; il ne cherchait absolument que des masses pittoresques, des effets imprévus, des oppositions énergiques, parfois bizarres, souvent heureuses; mais rien de précis dans l'ensemble, ni dans le détail. « Rarement, dit d'Argenville, Courtois faisait-il des esquisses et des dessins: la hampe de son pinceau, qu'il aiguisait, lui servait à tracer sa pensée sur la toile, et il peignait ensuite son tableau sans le quitter. » On ne connaît en effet, de Jacques Courtois, qu'un assez petit nombre de dessins. A sa mort, on en trouva soixante-douze, que Bellori acheta pour soixante-dix écus. « Ils formaient un livret, dit Mariette, dans lequel le Bourguignon disposait les premières pensées de ses tableaux avec un esprit et une intelligence dont il n'y a guère que lui qui fût capable. » Courtois est surtout remarquable dans ses eaux-fortes; presque toutes sont excellentes. Cependant les petites valent mieux que les grandes. Brillant, hardi, nerveux dans les cadres étroits, il est mal à l'aise et tout embarrassé dans les vastes proportions, qu'il laisse toujours vides.

En dépit des nombreux enthousiastes qui l'ont vanté beaucoup trop, Jacques Courtois n'est peut-être qu'un peintre de genre. Ses chevaux, lourds, sans allure, sans race, sont communs et ne se meuvent pas facilement. Le peintre, d'ailleurs, n'avait que faire d'élégance et de légèreté dans ses mêlées impossibles, dans ses « compositions monotones et confuses, comme dit fort bien M. Charles Blanc, uniquement faites pour réveiller et amuser l'attention par quelques lumières vives et répétées, semblables à des coups de pistolet dans le brouillard. »

Les tableaux les plus remarquables de Courtois, dit Bourguignon, sont *Moïse en prière pendant le combat des Amalécites* et la *Bataille d'Arbelles*, au Louvre.

— Son frère, Guillaume COURTOIS, né en 1628, mort à Rome en 1679, fut un peintre de mérite. Il parcourut l'Italie, et finit par se fixer à Rome, où il jouit d'une grande faveur auprès d'Alexandre VII. Son meilleur tableau est un *Josué arrêtant le soleil*, dans la galerie de Montefalcone. On a aussi de lui quelques eaux-fortes estimées.

COURTOIS (Jean-Louis), écrivain et jésuite français, né à Charleville en 1712, mort en 1773. Il professa la rhétorique, puis fut envoyé à Rome pour y recueillir les matériaux nécessaires à la continuation de la *Bibliotheca scriptorum Societatis Jesu*, et ruina sa santé par un excès de travail. On a de lui un petit poëme latin sur l'eau de goudron: *Aqua picata*, inséré dans les *Poemata didascalica* (Paris, 1749).

COURTOIS (Edme-Bonaventure), conventionnel, connu surtout par son fameux rapport sur les *papiers trouvés chez Robespierre*, né à Arcis-sur-Aube en 1750, mort à Bruxelles en 1816. Il siégea obscurément à la Législative, puis à la Convention, où il vota la mort du roi. Chargé d'une mission en Belgique, il fut accusé de dilapidations et mandé devant le comité de Salut public. Les faits ne s'étant pas trouvés suffisamment établis, il ne fut pas donné suite à la plainte. Il prit une part active à la journée du 9 thermidor et à la réaction qui s'ensuivit. Chargé de l'examen des papiers de Robespierre, de Couthon et de Saint-Just, il s'acquitta de sa tâche en homme de parti et même avec une déloyauté aujourd'hui notoire. Il fit deux rapports, qu'il faut se garder de confondre: l'un est relatif aux *papiers trouvés chez Robespierre*, l'autre aux événements du 9 thermidor, également imprimés par ordre de la Convention (juillet 1795). Le premier est le plus célèbre et le plus souvent cité. Présenté à la Convention le 16 nivôse an III (5 janvier 1795), il fut imprimé en un in-8o de 408 pages. Il se compose de deux parties bien distinctes: le rapport proprement dit, pièce déclamatoire et violemment réactionnaire, et les pièces à l'appui, lettres, notes et documents de toute nature. Dans l'innombrable quantité de lettres et papiers de toute nature saisis chez Robespierre, Courtois, aidé par Guffroy, autre thermidorien des plus furieux, tria et mit en œuvre tout ce qui pouvait répondre à la passion du moment et être défavorable à Robespierre. Le reste fut éliminé. Ainsi disparurent beaucoup de lettres des girondins, celles du général Hoche, la correspondance échangée entre les deux Robespierre, ainsi qu'une foule d'autres pièces qui semblent à jamais perdues pour l'histoire. Le député Rovère, un réacteur cependant, se plaignit vivement qu'on eût *escamoté* beaucoup de pièces (séance du 20 frimaire an III, *Moniteur* du 22). Courtois s'en appropria la plus grande partie; Portiez (de l'Oise) et d'autres encore en reçurent un bon nombre. Enfin beaucoup ont été rendues aux intéressés, dont les thermidoriens payèrent ainsi l'appui. A plusieurs reprises, il y eut à ce sujet des réclamations, notamment dans la séance du 29 pluviôse an III (17 février 1795), où Montmayou demanda l'impression générale de toutes les pièces, afin que tout fût connu du peuple et de la Convention. Cette demande resta sans effet. On ne pouvait d'ailleurs tout imprimer, cela eût formé une collection trop considérable; mais du moins on aurait pu faire un choix intelligent de toutes les pièces intéressantes pour l'histoire, et n'éliminer que le fatras, les choses oiseuses et sans intérêt. Mais qui pouvait alors faire un pareil choix? Bien évidemment, ce n'était pas une œuvre historique que le rapporteur était chargé d'accomplir, mais une exécution.

Un certain nombre des pièces ainsi mises au pillage ont été vendues dans la suite et figurent maintenant dans des collections particulières. En 1816, lors de l'application des mesures de bannissement contre les régicides, le domicile de Courtois fut envahi par les ordres du ministre de la police Decazes, et tous ceux de ses papiers qui n'avaient pas été vendus ou cédés se trouvèrent saisis. Parmi ces pièces se trouvaient, paraît-il, des papiers de la plus haute importance sur la famille royale, Louis XVIII, les intrigues des royalistes, etc. Après 1830, Casimir Périer fit rendre à la famille ceux de ces documents qui restaient.

Courtois, dans les pièces annexées à son rapport, a poussé la puérilité haineuse jusqu'à insérer des lettres anonymes, mystifications aussi plates que niaises, dans lesquelles on engageait Robespierre à fuir en emportant les trésors qu'il avait amassés. Il existait alors une fabrique de ces lettres anonymes, dont il n'est que trop facile de deviner le but. Il y a aussi des fraudes manifestes. C'est ainsi qu'au lieu d'une *couronne civique* on fait offrir au membre du comité de Salut public une *couronne*. M. Hamel, dans son *Histoire de Robespierre*, a signalé plusieurs de ces faux.

En 1824, un collectionneur émérite, M. Alex. Martin, a rassemblé ce qu'il a pu des fameux papiers de Robespierre, envolés à tous les vents, et il les a insérés dans une nouvelle édition du *Rapport* de Courtois (3 vol. in-8o). Cette édition est beaucoup plus recherchée que la première, et elle est plus rare aujourd'hui.

Entré au Comité de sûreté générale, Courtois participa à toutes les mesures de réaction, fut nommé membre du conseil des Anciens lors de la mise en vigueur de la constitution de l'an III, se prononça avec énergie en faveur du coup d'Etat du 18 brumaire et dénonça même Aréna comme ayant voulu tuer Bonaparte. Appelé au Tribunat, il fut accusé de concussions à propos de spéculations sur les grains, se défendit assez mal, et fut éliminé de l'assemblée. Devenu assez riche, il acheta une propriété en Lorraine et vécut dans la retraite jusqu'au moment où il fut banni comme régicide (1816).

COURTOIS (Alexandre-Nicolas), jurisconsulte et littérateur français, né à Longuyon (Moselle) en 1758, mort en 1794. Il débuta, en 1783, dans la carrière du barreau à Nancy, tout en consacrant ses loisirs aux lettres. Il se fit connaître par divers essais poétiques, entra en correspondance avec Bernardin de Saint-Pierre, François de Neufchâteau, etc., se lia d'amitié avec le célèbre abbé Grégoire, Palissot, Lacretelle, Pilâtre de Rozier, et finit par s'adonner entièrement à ses goûts littéraires. Il prit successivement part à la rédaction du *Journal des Deux-Ponts*, du *Journal général de l'Europe*, des *Mélanges de littérature et de politique*, etc. Lorsque éclata la Révolution, Courtois fut nommé membre du district de Longwy, puis de l'administration départementale de la Moselle; il fut chargé, en 1792, par le ministre Lebrun, d'une mission dans la Flandre orientale, et appelé l'année suivante au poste d'accusateur public près le tribunal militaire de la Moselle. Dénoncé comme modéré, il se démit de ses fonctions pour occuper celles de juge au tribunal civil de Longuyon; mais, malgré son patriotisme éprouvé, il fut bientôt après traduit devant le tribunal révolutionnaire et condamné à mort. Courtois monta sur l'échafaud en chantant la *Marseillaise*, le jour même où deux de ses frères étaient blessés en combattant pour la République. Outre un assez grand nombre de pièces de vers faciles et un conte gascon, la *Grille*, on a de lui: *Observations pour la ville de Longuyon* (Paris, an II); *Idées sur l'estime du marc d'argent, nouvelle mesure de la valeur des hommes* (in-12), etc.

COURTOIS (Bernard), chimiste français, né à Dijon en 1777, mort à Paris en 1838. Il fut quelque temps aide de Fourcroy à l'Ecole polytechnique. Il découvrit, avec Séguin, l'alcaloïde de l'opium, puis, en 1811, un nouveau corps appelé *iode*. Voici comment eut lieu cette dernière et importante découverte: Courtois, ayant chauffé par hasard avec un peu d'acide sulfurique la lessive de la soude de varech, qui refusait de donner de nouveaux cristaux, remarqua qu'il s'en dégageait des vapeurs d'une superbe couleur violette, qui, par leur refroidissement, déposaient des lames grisâtres très-brillantes et comme métalliques. Il ne signala toutefois ce phénomène aux savants que dans les derniers jours de 1813. Aussitôt plusieurs chimistes célèbres, entre autres M. Gay-Lussac et sir H. Davy, s'empressèrent d'examiner la nouvelle substance. Un mois s'était à peine écoulé depuis la communication de Courtois à l'Institut, que la science possédait une histoire complète d'un nouveau corps simple, grâce à l'habileté peu commune de M. Gay-Lussac. Le chimiste français, après avoir signalé les grands points de ressemblance du nouveau corps avec le chlorure, lui donna le nom d'*iode*, tiré d'un mot grec qui signifie violet. La découverte de l'iode a été, pour la science chimique, un fait de la plus haute portée; elle en a éclairé les théories, et est chaque jour le point de départ des travaux les plus intéressants, des applications les plus heureuses. Et cependant le père de cette magnifique découverte, Bernard Courtois, est mort pauvre et ignoré, laissant une veuve sans aucune ressource, et réduite à vivre du travail de ses mains! Disons toutefois qu'en 1832 Courtois obtint un prix de 6,000 fr. de l'Académie des sciences, en récompense de ses utiles travaux.

COURTOIS (Richard-Joseph), médecin et botaniste belge, né à Verviers en 1806, mort en 1835. Il se livra de bonne heure à l'étude des sciences naturelles, composa à dix-sept ans, sur une question de botanique, un mémoire qui remporta le prix à l'université de Gand, passa son doctorat en médecine à dix-neuf ans, et devint sous-directeur du jardin de botanique de Liége. Nous citerons parmi ses ouvrages: *Choix des plantes de la Belgique* (Liége, 1826); *Recherches sur la statistique physique, agricole et médicale de la province de Liége* (1828, 2 vol. in-8o); *Mémoire sur les tilleuls de l'Europe* (1834), etc.

COURTOISEMENT adv. (kour-toi-ze-man — rad. *courtois*). D'une façon courtoise: *Saluer* COURTOISEMENT. *Ancien mousquetaire, il savait se présenter* COURTOISEMENT, *se souvenait des manières polies d'autrefois.* (Balz.)

COURTOISIE s. f. (kour-toi-zî — rad. *courtois*). Politesse gracieuse: *J'ai vu souvent des hommes incivils par trop de civilité, et importuns de* COURTOISIE. (Montaigne.) *Malgré la* COURTOISIE *prescrite aux chevaliers, il régnait parmi les grands de la grossièreté et de la rudesse.* (Raynal.)

> On vit la *courtoisie* habiter les châteaux.
> SAINT-LAMBERT.

> On n'est pas plus que vous riche de *courtoisie*.
> A. DUMAS.

‖ Bon office rendu courtoisement: *Il a plu à Messieurs les intendants des postes de se départir des* COURTOISIES *qu'ils avaient ci-devant pour moi.* (Volt.)

> . . . Votre *courtoisie*, ô vainqueur généreux,
> Fait un miracle en moi qui n'est pas ordinaire.
> MAIRET.

— *Votre courtoisie*, Titre qu'on donnait autrefois par politesse:

> Quel est le bon plaisir de *votre courtoisie*?
> A. DE MUSSET.

— Faucon. *Faire courtoisie aux autours*, Leur laisser plumer le gibier.

— Vitic. Variété de raisin noir.

— **Antonymes.** Discourtoisie, grossièreté.

COURTOISIE s. f. (kour-toi-zi — de *Courtois*, n. pr.). Bot. Syn. douteux de GILLIE.

COURTOMER, bourg de France (Orne), chef-lieu de canton, arrond. et à 35 kilom. N.-E. d'Alençon; pop. aggl. 405 hab. — pop. tot. 1,200 hab. Eaux minérales ferrugineuses, froides. Commerce de grains, cidre, laine, chevaux, bestiaux. On y voit un beau château, construit peu de temps avant la Révolution sur le plan de l'hôtel des Monnaies, de Paris.

COURTON s. m. (kour-ton — rad. *court*). Comm. et agric. Troisième qualité de matière textile fournie par le chanvre, les deux premières s'appelant chanvre et filasse, la quatrième étoupe.

COURTONNE (Jean), architecte, né à Paris vers 1670, mort vers 1740. Il a construit les beaux hôtels de Noirmoutier, rue de Grenelle, et de Matignon, rue de Varennes. Il fut professeur à l'Académie d'architecture et architecte du roi. On a de lui un bon *Traité de perspective pratique* (1725).

COURTOT (Jean), théologien français, né à Arnay-le-Duc, mort en 1665. Il entra dans l'ordre de l'Oratoire, où il se fit remarquer bientôt par son esprit vif et bouillant et par ses attaques contre les jésuites. Le P. Bourgoing, général de l'Oratoire, le fit exclure de l'ordre. On a de lui plusieurs ouvrages, dans la plupart desquels il signe du pseudonyme de *Jean Cordier* ou de celui d'*Alytophile*. Les principaux sont: *Manuale catholicon* (1651, in-18), qui fut condamné en 1664 à être brûlé par la main du bourreau; *Proxima gigantomachiæ spiritualis eversio* (Paris, 1652, in-8o), contre les jésuites et sur la ruine prochaine de leur ordre; *Remontrance chrétienne aux pères de l'Oratoire de la maison de Paris, sur leur prétendue réconciliation, touchant les doctrines, avec les jésuites* (Paris, 1653, in-8o); *Factum contre le P. Bourgoing* (1653); *Apologie de Jansénius* (1657), etc.

COURTOT (François), écrivain français, né à Vézelay (Yonne), mort à Auxerre vers 1705. Il entra dans l'ordre des cordeliers, dont il devint définiteur général. Il a laissé divers ouvrages théologiques et biographiques, et la *Science des mœurs* (Paris, 1694, in-12).

COURT-PENDU s. m. Hortic. Variété rouge de pomme à courte queue, appelée aussi CAPENDU. ‖ Pl. COURT-PENDUS.

— Ornith. Nom vulgaire du loriot commun.

COURT-POUCE s. m. Mamm. Nom vulgaire du brachytèle. ‖ Pl. COURTS-POUCES.

COURTRAI, autrefois *Cortoriacum*, ville de Belgique, dans la province de Flandre occidentale, chef-lieu d'arrondissement, à 120 kilom. S.-O. de Bruxelles, à 28 kilom. N.-O. de Lille, sur les deux rives de la Lys; 21,000 hab. Fabriques de toiles fines damassées et de linge de table renommé dans le monde entier; filatures de lin et de coton; fabriques de dentelles, blondes, percale et flanelle; teintureries, savonneries, huileries, distilleries, raffineries de sel, etc. Centre d'un commerce important en étoffes de laine et autres produits manufacturiers. Aux environs, récolte du lin le plus fin et le plus estimé de toute la Belgique.

Ville forte et bien bâtie, Courtrai, au milieu de ses rues larges, propres et bien percées, possède plusieurs édifices dignes d'attention.

L'*Hôtel de ville*, construit en 1527, a été défiguré par des restaurations maladroites. « L'attention des curieux est attirée, dit M. J.-A. Du Pays, par deux cheminées sculptées, restes de la riche ornementation de l'ancienne maison échevinale. Les sculptures de la cheminée qui est au rez-de-chaussée sont lourdes et sans style. La cheminée du premier étage est la plus curieuse, tant pour l'exécution que pour le dévergondage grotesque de l'invention. Les sujets sont disposés au-dessus de la cheminée dans trois rangées de niches superposées: à celle du haut, sont les figures symboliques des différentes vertus; au-dessous, celles des péchés capitaux: la Paresse (*un homme monté sur un âne*); la Gourmandise (*une femme tenant un broc et montée sur un pourceau*); la Luxure (*un homme et une femme montés sur un bouc*). La rangée inférieure contient des diableries dont le sens échappe. »

L'église *Saint-Martin*, commencée en 1390, offre un beau porche ogival, un triptyque de Porbus le Vieux et un beau tabernacle du XVe siècle. L'église *Notre-Dame* possède un tableau de Van Dyck, l'*Elévation de la croix*. Signalons aussi le beffroi; la chapelle Sainte-Catherine ornée de bas-reliefs représentant les sept péchés capitaux, et deux tours du XVe siècle.

A l'époque gallo-romaine, Courtrai était une des principales villes des Centrons; elle fut évangélisée par saint Eloi vers 650. Charles le Chauve y battit monnaie. La situation de cette ville près des frontières de France et de Belgique l'a rendue le théâtre de plusieurs combats mémorables: le 11 juillet 1302, se livra, sous les murs de Courtrai, la fameuse bataille de Courtrai, connue sous le nom de *journée des Eperons* [v. COURTRAI (*bataille de*)]; en 1401, Charles VI fit brûler cette ville; en 1643, les Français la prirent sur les Espagnols, qui la reprirent en 1645. Le traité d'Aix-la-Chapelle (1668) donna Courtrai à la France, mais celui de Nimègue la rendit à l'Espagne. Les Français s'en emparèrent encore plusieurs fois en 1744, en 1792 et en 1794. A partir de cette dernière date jusqu'en 1814, Courtrai appartint à la France, et fut le chef-lieu du département de la Lys. Les traités de 1815 en ont fait une ville belge.

Courtrai (BATAILLE DE). Après avoir réuni la Flandre à ses Etats, Philippe le Bel, qui sut déployer tant d'habileté pendant tout le cours d'un règne orageux, manqua totalement de sagesse politique dans l'administration de sa nouvelle conquête. Au lieu de chercher à gagner l'affection de ces puissantes et ombrageuses cités en protégeant leur commerce et en respectant leurs priviléges, il les plaça sous le gouvernement de Jacques de Châtillon Saint-Pol, grand seigneur insolent et avide, qui alarma leurs intérêts légitimes par ses exactions, et exalta outre mesure leur antique sentiment national par ses vexations tyranniques. Les gens de Bruges ayant eu la hardiesse de faire entendre des plaintes, Châtillon fit emprisonner trente chefs des métiers et corporations parmi lesquels se trouvaient le syndic des bouchers et Peter Koning, syndic des tisserands. La mesure alors se trouva comble: le peuple de Bruges se souleva, pénétra de vive force dans le château et en arracha les prisonniers, qu'il remit en liberté. Jacques de Châtillon ne tarda pas à entrer dans Bruges, à la tête de quinze cents hommes d'armes et d'une foule de sergents, menaçant les Brugeois des châtiments les plus terribles. La funèbre perspective du gibet, qu'on leur laissait entrevoir, poussa les habitants à bout: dans la nuit même qui suivit l'entrée du gouverneur, ils renouvelèrent les *Vêpres siciliennes* de sanglante mémoire, sur ses troupes dispersées dans les maisons et plongées dans le sommeil: le lendemain matin, les cadavres de 1,200 hommes et de 2,000 sergents encombraient les rues et les marchés de Bruges (21 mars 1302). Châtillon, cause de cet épouvantable massacre, avait réussi à s'échapper avec quelques hommes seulement.

Après un tel acte, il n'y avait pas de merci à attendre de Philippe, et il fallait soutenir au grand jour, sur le champ de bataille, l'œuvre sanglante commencée par surprise dans l'obscurité de la nuit. Les Brugeois cherchèrent donc à entraîner le reste des Flamands dans leur rébellion, et choisirent pour chef Guillaume de Juliers, petit-fils, par sa mère, de ce malheureux comte de Flandre que Philippe avait laissé mourir au fond d'une prison. Gand repoussa les propositions de ceux de Bruges, mais un grand nombre d'autres villes chassèrent leurs garnisons et grossirent les rangs des révoltés. La ville de Courtrai fut emportée, et Guillaume de Juliers commençait le siége de Cassel, lorsqu'il apprit que le comte Robert d'Artois s'avançait vers Courtrai à la tête d'une armée formidable, comptant